

M. Pompéry est un Breton, le plus entêté, le plus tenace, le plus irascible, le plus querelleur de tous les Bretons-bretonnans. Tout Breton qu'il est, il a eu le talent de faire le commerce des cachemires des Indes et d'y gagner quarante bonnes mille livres de rentes. Pour vous donner une idée du caractère plein d'aménité de ce monsieur, sachez qu'un jour il revenait en tilbury de Paris à Bellevue, où il a loué une maison de campagne pour la belle saison, lui-même conduisant son cheval, son domestique assis sur le siège de derrière. Il rencontre un autre promeneur conduisant également son tilbury, et, comme notre Breton ne se rangeait pas: *Prenez la droite!* lui crie le second promeneur. — Tudieu! un commandement, c'est trop fort! Notre Breton s'obstine à garder la gauche. Bref, les deux équipages se culbutent, les deux chevaux se cabrent, les deux maîtres s'injurient, les deux domestiques reçoivent de bons coups de fouet. M. Pompéry revient chez lui froissé, moulu, maugréant et pestant contre l'insolent qui a osé lui crier: *Prenez la droite!* Il jure à la première rencontre de lui frotter les oreilles.

Il serait si heureux, ce bon M. Pompéry, s'il avait un caractère plus accommodant; il a de fortune, une femme encore avenante, deux jolies filles à marier, M^{lle} Marie et M^{lle} Berthe. Il faut vous dire que l'aînée, M^{lle} Marie, a déjà été mariée à Naples avec un jeune marin qui reçut l'ordre de partir pour la Chine deux heures après la célébration. Mais ce mariage, qui n'avait pas eu, paraît-il, le consentement de M. Pompéry, et qui avait été à peu près improvisé par une parente de la jeune fille, a été déclaré nul; en sorte que M^{lle} Marie est aussi libre de sa main que sa sœur cadette. Si ces deux demoiselles sont libres de leur main, il n'en est pas de même de leur cœur. L'un et l'autre sont donnés. M^{lle} Berthe a donné le sien à M. Maurice Préval, officier de l'état-major de la garde nationale, et qui est à la tête d'une jolie fortune de vingt-cinq mille livres de rentes. Ce M. Maurice Préval a un grand avantage sur tous les autres prétendants: l'officier de l'état-major de la garde nationale s'est signalé en sauvant la vie à son futur beau-père qui se noyait — dans la Seine? — Point; dans une baignoire des bains Vigier. Le mariage de Maurice avec Berthe ne rencontrerait donc aucun obstacle, si ce cher Pompéry n'avait logé une idée dans son cerveau breton, c'est que Berthe n'épousera Maurice que lorsque Marie sera pourvue elle-même, attendu qu'il est dans l'ordre que l'aînée passe avant la cadette. Voilà qui est réglé, conclu: *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*. Comment faire? Le grand problème pour Maurice est de trouver plus tôt un parti pour Marie.

Voici tout justement un jeune gandin, le plus huppé et le plus ridicule des gandins, M. Alcidor de Rosenville. Ce monsieur Alcidor n'a qu'un léger défaut: il bégaie atrocement. Lui aussi faisait partie de la garde nationale. Il a été rayé des cadres parce qu'un jour, étant de ronde, on lui donna pour mot d'ordre: *Patrie et Manchester*. Il mit toutes les patrouilles en déroute parce qu'il ne put articuler que *papa et maman*. En revanche, M. Alcidor de Rosenville ne bégaie pas en chantant, et il chante fort bien. On lui fait donc chanter sa déclaration à M^{lle} Marie. Mais, comme l'observe fort judicieusement Pompéry, on ne peut pas toujours chanter en ménage. Sa chanson finie, Alcidor veut ajouter quelques mots galans à l'adresse de sa prétendue. A peine a-t-il bredouillé quelques syllabes, que les trois

dames lui rient au nez de la façon la plus outrageante. Du reste, ce M. Alcidor est un parti sérieux aux yeux de M. Pompéry; seulement il doit songer à se guérir de son bégaiement, et M. Pompéry l'engage à aller trouver de sa part un docteur spécial, M. Moulinet de la Drôme.

Survient un second prétendant, M. Henry de Kernoyan. Celui-ci n'est point un gandin; il a une tournure élégante et distinguée, il porte les épaulettes d'un lieutenant de vaisseau et la décoration de la Légion-d'Honneur. C'est pour Henry que Marie soupire en secret, c'est pour lui qu'elle est pensif et rêveuse. Autant dire tout de suite que cet Henry est le même marin que Marie a épousé à Naples; il vient pour redemander sa main, et il est en mesure de remplir les formalités par le défaut desquelles le mariage a été une fois rompu. Tout semble donc conspirer au bonheur de Marie et d'Henry et, par suite, à celui de Berthe et de Maurice, puisque l'union de ces derniers est subordonnée à celle des premiers. Mais comprenez-vous l'exaspération du sieur Pompéry lorsqu'il se trouve tout à coup en présence de celui qu'il a rencontré le matin même en tilbury, qui lui a crié de prendre la droite, qui lui a brisé une lanterne et a fustigé son domestique? — Non, Monsieur, jamais je ne vous donner la main de ma fille. — Bref, le Pompéry n'en démord pas. Il résiste aux sollicitations de sa femme, de ses filles, de Maurice de Préval. Est il rageur, ce Pompéry!

Pour échapper aux poursuites de Henry de Kernoyan notez bien que cet Henry de Kernoyan est aussi Breton que lui, Pompéry propose à sa famille d'aller aux bains de Trouville. On part pour Trouville et l'on débarque à Cherbourg. C'est une ruse de Pompéry. Mais sa fille Marie est aussi rusée que lui; elle écrit à Henry ce changement de destination; et Henry se hâte d'arriver à Cherbourg. Encore Henry en face de Pompéry, aussi irrité, aussi obstiné que jamais. Il n'est rien qu'il ne fasse pour se débarrasser de ce gendre incommode. Il le brave, il l'insulte, il le provoque en duel. Tout cela est déjoué par mille incidens imprévus et amusans que nous n'avions pas le temps de raconter. Enfin, par l'entremise de M. Alcidor, de Rosenville, dont un oncle est employé supérieur au ministère de la marine, on obtient, par dépêche télégraphique, un ordre qui enjoint à Henry de Kernoyan de partir à l'instant même pour la Chine sur la frégate la *Fulminante*.

L'aimable Alcidor a en effet reparu. Il est à peu près guéri de son bégaiement, grâce à M. le docteur Moulinet de la Drôme qui l'a soumis au traitement des cailloux dans la bouche. Mais voilà qu'au moment le plus palpitant, M. Alcidor avale ses cailloux et redevient aussi bègue qu'auparavant. Quoi qu'il en soit, Pompéry triomphe d'être une bonne fois débarrassé de M. Henry de Kernoyan, autant que sa femme et ses filles se lamentent de le savoir en route pour la Chine. «Allons, enfans, s'écrie Pompéry, il faut nous amuser. Voyons! Je vous propose une promenade en mer, dans la rade de Cherbourg. Nous partirons de grand matin; nous verrons lever le soleil. Ce sera un spectacle magnifique, imposant.»

L'équipage se compose du capitaine, de son second, des matelots et de quelques passagers amateurs, savoir: Pompéry, sa femme et ses filles,

M. Alcidor de Rosenville et un autre personnage épisodique, M. Cottonneau, notaire à Pentoise, dont nous n'avons pas encore parlé. Les voyageurs ont beau s'écrier: *Amis, la matinée est belle!* aucun d'eux n'a vu lever l'aurore. Ils sont restés endormis au fond de leurs cabines. Pompéry demande à faire la connaissance du capitaine. Celui-ci se présente aux passagers, et vous concevez avec quelle stupéfaction Pompéry se trouve une troisième fois en présence de ce diable d'Henry de Kernoyan. — Mais vous n'êtes donc pas parti pour la Chine? — Si fait, je m'y rends en ce moment; j'exécute les ordres du gouvernement. — En Chine? vous voulez vous moquer. — Je ne me moque point; je vais en Chine où j'ai le plaisir de vous conduire, puisque vous êtes monté à mon bord. — Mais c'est là une amère plaisanterie. Capitaine, je vous somme de me déposer à l'instant même à Cherbourg. — Monsieur Pompéry, accordez-moi la main de votre fille, M^{lle} Maire, et je vous ramène à Cherbourg sur-le-champ. — Eh bien! non, s'écrie l'entêté Breton. Faites-moi pendre si vous voulez; le cou passé dans la corde, je dirai encore non. J'aime mieux aller en Chine. — En Chine donc! dit le capitaine.

Le féroce Pompéry résiste aux lamentations de sa femme et de ses filles, aux supplications de maître Cottonneau, attendu à Pontoise pour une liquidation. Quant à M. Alcidor de Rosenville, peu lui importe d'aller à Cherbourg ou en Chine: il a le mal de mer. Une idée lumineuse traverse l'esprit de Pompéry: «Si en le gorgeant d'or et de rhum, dit-il à Cottonneau, nous parvenons à corrompre à l'équipage, à l'exciter à la révolte, nous nous emparons du capitaine, nous le faisons prisonnier et nous retournons à Cherbourg. — C'est cela! dit Cottonneau! — C'est cela!» murmure M. de Rosenville à demi-mort, que l'on met à toute force dans le complot.

Le capitaine, que les conjurés avaient enfermé dans sa cabine, est là caché derrière la cheminée de la machine, qui entend tout. Il dit un mot à son second, qui fait signe aux matelots. Ceux-ci boivent le rhum, empochent les pièces d'or et font semblant de se révolter: *A bas le capitaine!* crient-ils en chœur. Pompéry et Cottonneau triomphent. Tout-à-coup paraît le capitaine, un revolver dans chaque main; les matelots se jettent à genoux, lui demandent pardon et désignent Pompéry, Cottonneau et Alcidor comme les instigateurs de la rébellion. — Je vous pardonne, dit le capitaine; quant aux vrais coupables, nous allons les juger. On fait avancer Alcidor de Rosenville. — Pendu! — Ça m'est égal, dit Alcidor, qui a toujours le mal de mer. C'est le tour de Cottonneau. — Pendu! — Ça m'est pas égal, dit-il, et ma liquidation? A vous, monsieur Pompéry. — Pendu! Et, comme le plus criminel, on lui passe le cou dans le nœud coulant. — Monsieur Pompéry, dit le capitaine, j'ai l'honneur de vous demander la main de M^{lle} Marie. — Non! Répond résolument le Breton. Aussitôt il ajoute: Embrassez-moi, mon gendre. Pompéry a dit: Non, la corde au cou; mais il reconnaît valable le mariage contracté à Naples. — A Cherbourg, Messieurs! à Cherbourg! crie le capitaine. — Mais, fait Pompéry, vous n'alliez donc pas en Chine? — Non, répond Henry de Kernoyan; lorsque hier j'ai reçu l'ordre de partir dans deux heures pour la Chine, j'ai envoyé ma démission au ministre, et la frégate la *Fulminante* est partie sans moi. Heureusement le capitaine du bateau à vapeur la *Pintade*, sur lequel nous sommes, est un de mes amis. Je lui ai proposé de le remplacer aujourd'hui,

et c'est à cette circonstance que je dois le plaisir de vous avoir fait faire cette agréable promenade en mer.

Ce cher M. Pompéry ne se doutait pas qu'il avait affaire à un Breton aussi têtue que lui, et, de plus, amoureux, ce qui veut dire fort rusé.

Tout cela est très vraisemblable, comme vous voyez, de cette ressemblance qui est parfaitement de mise à l'Opéra-Comique. Mais cela est drôle, gai, amusant. On vous dira peut être que ce n'est pas là de l'opéra-comique; c'est du moins de l'opéra-comique très comique, qui incline un peu, il faut en convenir, vers le Palais-Royal et les Bouffes-Parisiens; mais s'il est vrai aussi que le dernier ouvrage représente aux Bouffes-Parisiens, *les Bergers*, tend aux proportions de l'opéra-comique, il y a compensation.

// 2 // Voyons maintenant la musique. M. Bazin a écrit pour le *Voyage en Chine* une ouverture assez développée. Elle commence par une introduction, un *tempo di marcia, pianissimo*, où l'auteur semble avoir voulu imiter le début de l'ouverture de *Fra-Diavolo*, de M. Auber, qui est et restera le vrai et grand maître de l'école moderne de l'opéra-comique. Dans l'allegro, on trouve une phrase intermédiaire qui a de l'élégance et du charme. La scène s'ouvre par un duo en *si* bémol des deux sœurs, Marie et Berthe, bien fait, mais dont les idées manquent un peu de distinction. Le compositeur a peut-être voulu se conformer au précepte:

Que le début soit simple et n'ait rien d'affecté.

Le chœur des paysans, violons, hautbois et ophicléides en tête, venant souhaiter la fête à Pompéry, est d'un effet agréable et remarquable par sa tournure villageoise.

Le sextuor qui suit est parfaitement en scène et contient un boléro d'un mouvement vif et qui se détache fort bien du morceau.

La romance de Kernoyan:

Ah! je vais donc enfin la revoir et l'entendre!

est d'un très bon style, d'une instrumentation délicate, bien fondue, et elle est chantée à ravir par Montaubry.

Je suis d'avis qu'il y aurait quelques passages à retrancher dans le duo entre Marie et Henry. Ce duo m'a paru un peu trop à compartiments, c'est-à-dire composé de phrases qui ne s'enchaînent pas entre elles. On y sent le défaut de cette *series* et de cette *junctura* qui sont aussi nécessaires au langage musical qu'au langage parlé. Mais le final dans lequel reparaissent la marche et le chœur de la fête villageoise, termine ce premier acte de la façon la plus animée.

Le second acte s'ouvre par un chœur sur un mouvement de valse qui est tout à fait en situation. Nous sommes aux bains de Cherbourg. Toutes les fêtes sont fournées à la joie, aux plaisirs; toutes les bouches

fredonnent les motifs du bal de la veille. Les couplets: *Six cailloux, cinq cailloux*, chantés par Alcidor et qui se terminent en sextuor, sont du style le plus vif et le plus gai. Ils ont été justement redemandés. J'avoue que les deux morceaux suivans, *l'orage* et le duo *des aveux* ne m'ont pas laissé une profonde impression. Il y a de très beaux orages à la scène; il y en a même de fort spirituels, de vrais orages d'opéra-comique, qui, par la légèreté de leur tissu, indiquent qu'ils ne doivent pas être pris au sérieux ni sur un ton dramatique; tel est celui du *Barbier de Séville* [*Barbiere di Siviglia*]. L'orage du *Voyage en Chine* est un amalgame de lieux communs d'orchestre, et, quant au duo des *aveux*, c'est un morceau d'apparat, une pure amplification musicale en dehors de la situation, et destiné seulement à faire briller deux chanteurs. Il n'en est pas de même des deux duos suivans, qui sont charmans, l'un et l'autre: le duo de deux Bretons, Pompéry et Kernoyan:

Je suis Breton, je suis Breton,
Vous apprendrez à me connaître;

très bien venu, très scénique, plein de verve, et où l'on remarque un trait de violons en triolets le plus piquant du monde. Ce duo a été bissé; — et le duo entre Marie et Kernoyan, d'un goût vraiment exquis, où les syncopes du chant et les syncopes du basson expriment si bien les battements de cœur de ces deux amans contrariés. L'acte se termine par le quatuor avec chœur:

Bonne chance! au revoir! la Chine vous appelle.

Cet acte est assurément le plus important sous le rapport musical. Il faut faire compliment au compositeur pour les couplets des cailloux et pour les deux duos dont je viens de parler. Il faut aussi lui faire compliment pour trois morceaux du troisième acte de chœur des buveurs:

Ah! ah! ah! qu'il est bon!
Le cidre de Normandie!

bien modulé, entraînant, et surtout divinement chanté par les choristes hommes; ce chœur, qui a été bissé, fera la fortune des orphéons; — les couplets de Pompéry:

Quand le soleil paraît sur notre monde,

dont le refrain:

Quand on fut toujours vertueux,
On aime à voir lever l'aurore,

est sur une mélodie des plus heureuses; — et enfin le chœur de la révolte, très franc, très animé et parfaitement en scène, comme la plupart des morceaux de cette partition.

Maintenant je dirai que je ne mets pas au même rang l'air de Marie se terminant en duo avec Kernoyan. Outre que ce duo finit par cet éternel et insupportable unisson, la chose la plus brutale et la plus grossière que je connaisse, parce qu'elle fait consister l'expression dans l'intensité matérielle du son, et qu'elle contraint les chanteurs à hurler comme si on les écorchait tout vifs, ce duo a le tort de rappeler, dans sa péroraison, sinon par le chant, du moins par le mouvement et l'allure, la phrase si passionnée du duo du quatrième acte de *l'Africaine*: «O transports! ô douce extase!» Pour ce qui est du septuor: «En Chine! en Chine!» j'ai une observation à faire. Evidemment ici le compositeur a été entraîné par son sujet. Il s'est dit que la situation étant bouffe, il pouvait faire de la musique d'opérette ou de chansonnette. C'est là une erreur. Le bouffe ne doit jamais être le trivial. Tandis que l'orchestre jouait l'ouverture du *Voyage en Chine*, je me suis dit, en entendant le motif de l'allegro: J'espère bien qu'un pareil motif n'a pas été employé dans l'opéra; et quand j'ai entendu la phrase intermédiaire de ce même allegro, je me suis dit également: Ah! voilà un thème dont l'auteur aura fait bon usage. Eh bien! je me suis doublement trompé. M. Bazin a justement fait le contraire de ce que je pensais. Le motif qui m'avait frappé par sa vulgarité, il s'en est servi dans le septuor: «En Chine!» et le motif élégant et distingué ne figure pas dans l'opéra.

Je désire que cette remarque soit bonne à quelque chose. J'ai souvent vu les compositeurs français préoccupés de cette idée que la musique peut être commune et banale, suivant la nature de la situation. Non, mille fois non! Jamais une situation, quelle qu'elle soit, ne pourra justifier l'emploi des lieux-communs et des ponts-neufs. Si l'on réfléchissait à la nature du langage musical, qui ne peut avoir le sens fixe et précis de la parole, on comprendrait que la musique n'est plus rien dès que l'idéal a disparu. Si la musique descend dans la rue, elle est perdue. C'est pourtant le moyen d'obtenir certains succès. Oui; mais qui peut vouloir de pareils succès? Ce n'est pas assurément M. Bazin qui est un vrai compositeur et un vrai artiste.

Je ne crois pas qu'une comédie, sur aucun théâtre, puisse être mieux représentée et jouée que *le Voyage en Chine*. Est-il aussi bien chanté? Je n'oserais l'affirmer. Quant à Montaubry, il est charmant dans le rôle de Kernoyan; il a l'organe le plus limpide et le plus flatteur; il a des sons d'une ineffable douceur, et il phrase dans la perfection. Couderc est un acteur incomparable, plein de jeunesse, de verve, de naturel, de finesse, de distinction, et quand il chante, c'est un modèle de diction lyrique. Sainte-Foy est un bouffe inimitable. Quel que soit le type qu'il reproduit, il est toujours lui, et il ne se ressemble jamais. Ponchard est aussi un délicieux acteur, je demande pourquoi son rôle ne va pas au delà du premier acte? Prilleux représente à merveille un gros bonhomme jovial, rond, naïf, et il a très bien compris qu'un notaire de Pentoise ne peut pas se dispenser de battre la mesure à contre-temps en entendant chanter le duo des «Aveux.» L'ensemble est complété par M^{lle} Cico, qui reparait à chaque acte dans une nouvelle toilette de très bon goût, l'excellente M^{lle} Révilly et M^{lle} Gontié.

J'ai déjà dit que les chœurs étaient admirables de précision, de justesse et d'entrain. Mêmes éloges sont dus à l'orchestre et à son habile chef, M. Tilmant.

En somme, grand succès; succès de rire et succès d'argent. C'est ainsi qu'on mêle l'utile à l'agréable, *utile ducli*.

L'opéra de *Martha*, de M. de Flottow [Flotow], vient d'être représenté avec un immense succès au Théâtre-Lyrique. M. de Saint-Georges a fort habilement arrangé la pièce pour la scène française; elle court et elle file à merveille. Il n'y a point de récitatifs, point de dialogue parlé; les morceaux s'enchaînent naturellement, en suivant le développement de l'action. Si la musique de M. de Flottow [Flotow] n'était connue de tout le monde, nous dirions que la *Martha* du Théâtre-Lyrique est quasi un ouvrage nouveau, à cause d'une mise en scène des plus riches et des plus magnifiques, entendue avec goût, combinée avec adresse, et très propre à faire ressortir les situations principales. On ne saurait disconvenir que M. Carvalho ne soit un grand maître en cet art. La pièce est admirablement chantée et fort bien jouée. Ici nous avons la satisfaction de dire que les interprètes femmes ont droit aux plus grands éloges: M^{lle} Nilsson possède une voix d'une limpidité, d'une pureté, d'une justesse et d'un charme incomparables. Elle rivalise avec M^{lle} Patti dans les triolets qui terminent le joli quatuor du rouet. Elle chante admirablement la romance de *la rose*; tout dans sa personne est distingué et poétique. Ce n'est pas un succès qu'elle a obtenu, c'est une ovation. M^{me} Dubois a fait d'incontestables progrès depuis que nous l'avions entendue dans le beau rôle d'Anna des *Troyens*. Sa belle voix de contralto a perdu de sa lourder et elle a acquis de la grâce et de la souplesse. Troy est aussi excellent chanteur qu'habile acteur dans le rôle de Plunkett, qu'il joue et chante avec beaucoup d'entrain. Michot a retrouvé, dans le rôle de Lyonel, les accens pathétiques, élégiaques et passionnés de *l'Alceste*, de Gluck. Wartel est excellent dans le rôle de lord Tristan. On ne saurait énumérer les morceaux qui ont été bissés; le quatuor du rouet, la romance de *la rose*, les couplets du troisième acte de M^{me} Dubois, et d'autres encore. Les chœurs et l'orchestre encadrent tout cet ensemble dans des masses d'harmonie soudaines, pittoresques et puissantes. Il faut féliciter tous les exécutans dans la personne de M. Deloffre.

Au Théâtre-Italien, on a repris *Maria di Rohan*, de Donizetti. Le principal rôle a été confié à M^{me} Delphine Calderon. Encore une artiste qui a fait d'incontestables progrès depuis que nous ne l'avions entendue. Sa voix de soprano, très sympathique et d'un timbre flatteur, a acquis une plénitude et une flexibilité qui attestent que cette cantatrice a sérieusement travaillé. Elle chante et ne crie pas; elle a dit merveilleusement sa cavatine du premier acte, sa prière du troisième. Dans les diverses scènes avec Chevreuse et Chalais elle a trouvé des accens pénétrants, passionnés, et elle s'est montrée on ne peut plus vraie et dramatique dans la scène finale. Nous n'avons pas de conseils à donner à M^{me} Calderon pour le perfectionnement de son talent; elle sait mieux que nous ce qu'elle a à faire. Nous nous bornons seulement à lui recommander d'avoir plus de confiance en elle-même et de tâcher de se guérir de la peur, qu'elle ne

parvient pas toujours à dissimuler. M^{lle} Zeiss, un vrai et beau contralto, a débuté dans le rôle de Gondi. En voilà une qui n'a pas peur et qui sait mettre en lumière les rares qualités dont elle est dotée! Son organe a, dans le grave, quelque chose du timbre de la clarinette-chalumeau. Elle pose sa voix avec sûreté, elle arrondit la période avec ampleur, elle vocalise avec légèreté. La salle entière s'est levée pour lui redemander sa cavatine du deuxième acte. Cette cantatrice est destinée à une brillante carrière. Inutile de dire que Delle Sedie et Nicolini ont été admirables l'un et l'autre, le premier par son chant expressif et ses accents émus, le second par son style élégant et son débit plein de charme et de suavité.

Journal Title:	JOURNAL DES DÉBATS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	lundi
Calendar Date:	25 DÉCEMBRE 1865
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	1 à 2
Title of Article:	REVUE MUSICALE. [Feuilleton du Journal des Débats]
Subtitle of Article:	OPÉRA-COMIQUE: Première représentation du <i>Voyage en Chine</i> , opéra-comique en trois actes, paroles de MM. Lablache et Delacour, musique de M. Fr. Bazin. – THÉÂTRE-LYRIQUE: Première représentation de <i>Martha</i> , opéra en quatre actes, musique de M. de Flottow [Flotow], traduction de M. de Saint-Georges. – Théâtre-Italien: <i>Maria di Rohan</i> .
Signature:	J. D'ORTIGUE
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Front-page feuilleton
Cross-reference:	None